

CULTURE | MUSIQUE

HK

L'auteur-compositeur-interprète signe un nouvel album, "Petite Terre". Son art de la formule et sa joyeuse musique aux accents métissés portent son combat pour un monde juste et solidaire. Il publie aussi son quatrième roman, inspiré par la pandémie. **Propos recueillis par Astrid Krivian**

"La culture, ces moments d'échange et de partage sont vitaux"

INTERVIEW

En 2008, lors d'une conférence de presse, le journaliste irakien Mountazer al-Zaidi a balancé ses chaussures au visage de George W. Bush. Pourquoi lui rendez-vous hommage avec votre chanson "Balance ta babouche" ?

C'est un acte impertinent, une irrévérence pleine de panache d'un petit journaliste irakien envers l'homme le plus puissant du monde. Une tarte à la crème 2.0. On s'est amusés à imaginer une contagion de ce geste : et si, à chaque fois qu'un tyran, un homme de pouvoir nous raconte des boniments, on lui balançait une babouche ? Ce serait un moindre mal, en touchant son ego et sa vanité, il redescendrait peut-être sur terre. Avec humour et dérision, on transmet ce message : arrêtez de nous prendre pour des imbéciles !

Que vous inspire la crise sanitaire actuelle, à l'origine de plusieurs de vos chansons ?

Chaque angle par lequel on l'aborde – son origine, la réaction de nos sociétés, de nos dirigeants – nous renvoie à nos combats écologiques et sociaux menés ces dix dernières années. Le virus est parti d'un endroit où il y a une surdensité de population et une déforestation massive. Le pangolin (soupçonné d'avoir propagé le virus, nldr) est censé vivre loin des villes, mais plus l'humain étend son espace, plus l'habitat naturel de ces espèces est restreint, menacé. En France, ces dernières années, dans un souci de rentabilité économique, on a déconstruit l'hôpital public, à coups de coupes budgétaires, de suppressions de lits et de postes... Notre réponse à cette crise, on le clame depuis longtemps, c'est de se battre pour une société du bien commun, des services publics, de la solidarité, de la fraternité. Actuellement se pose la question des libertés :

on n'est pas des enfants mais des citoyens responsables, on doit être traités comme tels. Plutôt qu'une directive autoritaire venue d'en haut, souvent illisible, incompréhensible, à géométrie variable, pas toujours juste, on peut et on veut faire partie de la solution.

Face aux constats alarmistes, "La fin du Moi, le début du Nous", comme vous le chantez, est-elle la solution ?

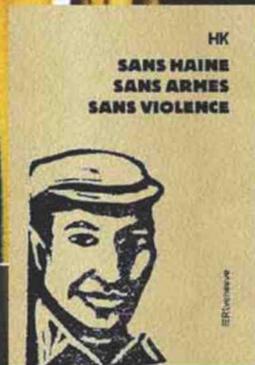
Oui. On lutte pour des valeurs, des idéaux. On cultive une certaine idée du bonheur partagé, chaque jour dans nos vies. La musique, la culture, ces moments d'échange, de rencontres, de partage sont vitaux. On ne peut pas les traiter comme la dernière roue du carrosse : on a besoin de se retrouver, de communier, de chanter, de danser, de sourire, de partager. C'est ce qui nous rend vivants, en tant qu'individu et société. On a terminé l'enregistrement de cet album dans ce moment terrible de pandémie, alors on y a mis encore plus de rythmes, de joie, de mélodies dansantes, de chansons jouées, envolées. Cette manière de contrebalancer, c'est ce que fait la culture depuis la nuit des temps.

Avec le morceau "Un autre rendez-vous", vous invoquez une nouvelle relation entre la France et ses citoyens issus de l'immigration ?

Il ne s'agit pas de faire table rase du passé, au contraire. L'histoire est notre héritage, notre patrimoine, la première page de notre livre, voire la préface. Mais c'est à nous d'écrire notre histoire aujourd'hui. Je suis né presque quinze ans après la fin de la guerre d'Algérie. Ma mère me racontait les bombardements de l'armée française dans les villages en Kabylie. Cette histoire est



Julien Pifonnie



SANS HAINE, SANS ARMES, SANS VIOLENCE de HK, éd. Riveneuve (octobre 2020), 192 p., 9,50 €.



PETITE TERRE L'épicerie des Poètes, septembre 2020, 13 €.

présente, prégnante dans ma famille. Mais plus de cinquante ans après la fin du conflit, on a l'impression qu'il y a des gens, dans les médias, qui veulent refaire le match, font preuve de rancune, de racisme, de stigmatisations. C'est plus qu'une réconciliation qui doit s'enclencher, c'est créer, inventer ce "nous", qui existe de fait. On peut regarder notre histoire en face et en même temps avancer main dans la main. On est une immense majorité à le souhaiter, le juger nécessaire. Mais des personnes continuent à nous tirer vers le bas. On doit les ringardiser, les dépasser, porter ce "nous" aujourd'hui en France.

Vous faites référence à ces intervenants aux propos racistes, que vous évoquez dans "Une petite musique" ?

Peu nombreux, ils inondent l'espace médiatique. Un système est en place pour leur ouvrir toutes les portes. A la télé, à la radio, en "une" des journaux, on entend des paroles xénophobes, outrancières, souvent condamnées en justice. Des livres aux propos racistes et stigmatisants se pavant en tête de gondole dans les librairies et sont l'objet d'articles élogieux dans une certaine presse. Il y a deux pays : celui de tous les jours, où l'on construit des choses positives avec ses amis et ses voisins. Et ce monde médiatique anxigène, qui diffuse non pas des informations mais des partis pris, des chroniques xénophobes. Il ne faut pas s'étonner de retrouver Marine Le Pen au second tour de l'élection présidentielle : les idées du Rassemblement national ont le vent en poupe, car elles ont été tellement promues pendant quinze ans. On combat cette petite musique lancinante qui nous offense. Ces gens sont des délinquants qui vendent de la haine et de la peur. La tribune médiatique dont ils bénéficient n'est pas normale. Elle doit être mise en parallèle avec le manque cruel d'exposition de personnes qui les combattent, construisent, proposent des choses positives.

Vous prônez la lutte non violente, comme l'indique le titre de votre roman ?

C'est compliqué d'être non violent dans une société qui nous invite à la violence. Il faut réexaminer nos institutions pour que les mobilisations, les revendications de centaines de milliers de personnes débouchent sur une issue démocratique, et ne soient pas bloquées par le pouvoir. Ce système ne marche plus. Les citoyens veulent s'investir, être partie prenante en agissant au quotidien, par une intelligence collective. Et ne plus se limiter de voter puis de se taire pendant cinq ans. Comment changer les choses sans recourir à la violence ? L'histoire de mon livre se situe pendant le confinement. Chaque personnage va tenter d'écrire le monde d'après, à travers des propositions très concrètes depuis son endroit. Des chemins mènent au changement démocratique, par la mobilisation citoyenne non violente. ■

Retrouvez toutes les dates de concert, spectacle, lecture musicale ou rencontre avec l'artiste sur : openagenda.com/hk-pres-de-chez-vous